

ALAIN WAGNEUR

Djoliba, fleuve de sang

roman



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“— Zamanski ? Richard Zamanski ?

[...]

Zamanski consulta son fichier mental. Le visage, le regard clair lui rappelaient quelqu'un, un lieu aussi. Ce n'était pas Blainville. Paris, peut-être. L'époque où il vivait avec Véra ? Une de ses connaissances à elle ? Un collectionneur ?

— Tu ne me reconnais pas ?”

Pour le commandant Zamanski, ancien grand flic “placardisé” dans le commissariat d'une paisible station balnéaire qu'il commence à apprécier, il aurait mieux valu ne pas reconnaître cet homme surgi de sa jeunesse et retrouvé à l'état de cadavre quelques jours plus tard. Suicide si l'on se fie aux apparences. Mais ces apparences-là vont entraîner Richard Zamanski dans une enquête sinistre. Il lui faudra se cacher, fuir en voilier, prendre l'avion pour Bamako où le commissaire Keita et son adjoint Sosso deviendront d'indispensables partenaires. Ensemble ils iront vers l'horreur...

La relation d'un drame apparemment ordinaire embarque le lecteur, les nerfs à vif, dans un roman solide, classique, dont néocolonialisme, magouilles politiques entre Etats, meurtres rituels et “amour” des enfants sont les ingrédients.

ALAIN WAGNEUR

Alain Wagner a publié chez Actes Sud Terminus Plage (Babel noir, 2005) – adapté au cinéma à l'automne 2010 sous le titre Pour solde de tout compte – et Hécatombe-les-Bains (Babel noir, 2008), qui a reçu le prix Paul Féval du roman populaire. Il a aussi publié plusieurs livres pour la jeunesse. Il est directeur d'école et vit à Paris.

DU MÊME AUTEUR

- Homicide à bon marché*, Gallimard, "Série noire", 1996.
Macchabées express, Flammarion, 1999.
Drôle de drums, Baleine / Le Poulpe, 2000.
Terminus Plage, Actes Sud, "Babel noir", 2005.
Hécatombe-les-Bains, Actes Sud, "Babel noir", 2008 (prix SGL du roman populaire).
Comment L. A. ?, La Branche, "Suite noire", 2010.

POUR LA JEUNESSE

- Classe de mer*, L'Ecole des loisirs, "Neuf", 1995.
La Maison des voyages (avec Pierrette Fleutiaux), Gallimard, "Folio junior", 1997.
Onze bals pour Cendrillon, Hachette Jeunesse, 1998.
La classe connaît la musique, Gallimard, "Folio junior", 2000.
Embrouilles à ma façon, Gallimard, "Folio junior", 2005.
Le Ferry des brumes, Gallimard, "Voyage en page", 2009.

Illustration de couverture : D.R

Ouvrage publié sous la direction
de Nelly Bernard

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00285-5

ALAIN WAGNEUR

Djoliba,
fleuve de sang

roman

ACTES SUD

*Bill, nous avons parlé de ce livre.
Où que tu sois, un amical salut.*

D'aucuns prétendent qu'avant de mourir on revoit sa vie, à toute vitesse. Pour lui, même en accéléré, le film avait dû être bref : il n'avait que onze ans.

D'autres encore disent que, parfois, les morts conservent dans leur regard éteint l'image de leur dernier instant. Alors ce qu'il y avait de gravé dans son regard, c'était la terreur.

La terreur d'un enfant qui se réveille dans un lieu qu'il ne connaît pas, face à un homme fou qu'il sait méchant et terriblement dangereux.

I

BLAINVILLE

L'homme qui sortit d'un taxi devant l'immeuble CNAR, square Patrice-Lumumba, avait quarante-trois ans, mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingt-dix pour quatre-vingt-treize kilos. Il avait été puissant et musclé, une belle machine à tuer avec beaucoup d'intelligence embarquée. A présent, il s'em-pâtait : la conséquence de son recyclage dans le monde des "affaires" et des déjeuners qui vont avec. Son visage carré aux traits marqués avait des cicatrices d'acné. Il était vêtu d'une chemise blanche sans cravate et d'un costume anthracite bien coupé qui lui donnait l'aspect d'un chef d'entreprise, d'un cadre supérieur ou d'un assez haut fonctionnaire. Il s'appelait Emmanuel Kouassy, avait un passeport ivoirien et des cartes de visite professionnelles au logo d'une multinationale spécialisée dans le commerce des matières premières.

Il appartenait à cette élite africaine que les Français aiment tant ; qui récite du Ronsard ou du Senghor en traversant les bidonvilles de Dakar ou d'Abidjan au volant d'une Mercedes climatisée... Elle disserte sur le développement, la francophonie. Elle parle une langue soutenue au vocabulaire précis, à la syntaxe impeccable et à la concordance des temps maîtrisée : le "français-comme-ça" qui fait se pâmer les académiciens et les rombières du 7^e arrondissement de Paris.

Emmanuel Kouassy fréquentait assez le monde du business international, ses merveilleux félins et ses sublimes prédateurs pour savoir que celui qui n'avance pas recule et que se contenter de cent millions CFA alors qu'on peut empocher un milliard est une faiblesse sinon une erreur mortelle.

Sous cette identité, il avait fait ses humanités au lycée classique d'Abidjan, Sciences-po à Aix-en-Provence mais aussi McGill,

à Montréal. Mais sous une autre identité, tout aussi vraie-fausse, il avait suivi les cours de l'école de commandement à Bouaké et plusieurs stages à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr Coëtquidan.

Pour l'heure, il avait rendez-vous avec un membre de l'ambassade ivoirienne au Mali, le conseiller pour les questions économiques et commerciales, qui était aussi le président de l'Amicale des entrepreneurs ivoiriens au Mali (l'AEIM).

Ces deux-là ne se connaissaient pas, mais ils en savaient assez l'un sur l'autre pour se faire prudemment confiance et travailler ensemble le temps d'un contrat. Tous deux gravitaient autour du pouvoir ivoirien et servaient très largement leurs intérêts en défendant ceux de leurs employeurs.

Le bureau dans lequel on fit entrer Kouassy était assez confortable, avec un mobilier moyennement déglingué tant il est vrai que les produits fabriqués en Europe ou en Asie résistent mal aux climats africains et à l'absence de crédits alloués à l'entretien.

Le conseiller pour les questions économiques était un Baoulé, d'un peu plus de trente ans, à la taille ramassée, au visage rond et souriant. Il accueillit son visiteur avec la politesse du client pour son prestataire de services. C'était lui le payeur et par conséquent le patron. Mais il ne devait pas en faire trop parce que le visiteur pouvait toujours refuser le contrat proposé, ce qui aurait été fâcheux pour le conseiller aux questions économiques et plus encore pour celui qui lui avait demandé de se charger du dossier et qui se trouvait proche, très proche de la présidence ivoirienne.

Les deux hommes passèrent quelques minutes à parler du voyage de l'un et de la vie de l'autre à Bamako, puis le visiteur aborda les raisons de sa présence ici.

— Une affaire ennuyeuse, soupira le conseiller.

— C'est-à-dire ?

— Elle concerne un ancien expatrié français, Claude Parvillier, un chercheur en développement qui a fait carrière ici, au Mali. Récemment, il a réuni des documents en vue de publier une étude qui peut avoir des conséquences fâcheuses. Je vous ai préparé un dossier sur lui.

Il tendit à son visiteur une enveloppe kraft de format A4.

Emmanuel Kouassy l'ouvrit. Elle contenait plusieurs photos d'un homme dans les soixante ans, grand et mince, le visage

avenant. Il y avait aussi quelques informations biographiques et son adresse en France.

Kouassy s'étonna qu'il n'y eût rien concernant les documents en question.

— Lorsque vous serez sur place, on vous communiquera les informations nécessaires, répondit le conseiller.

— Qui "on" ?

— Les services de l'ambassade, à Paris.

Kouassy sourcilla. Abidjan, Bamako, Paris, beaucoup de monde était impliqué. Des membres des services diplomatiques. Il n'aimait pas ces fonctionnaires imbus de leurs fonctions et de leurs privilèges, en général peu fiables.

— Qu'est-ce que vous me demandez ?

— Pas seulement moi mon cher, mais aussi la présidence !

Cela dit avec emphase. Puis sur un ton beaucoup plus bas :

— Nous vous demandons de faire en sorte que l'on n'entende jamais parler des travaux de ce chercheur. Il s'agit au minimum de s'assurer de son silence, le sien et celui de tous ceux qui sont impliqués dans cette affaire. Et puis s'il le faut...

Il laissa sa phrase en suspens un instant.

— Vous me comprenez, ajouta-t-il sèchement.

Kouassy réfléchit.

— Et actuellement, cet homme se trouve en France ?

— C'est cela. Il est retourné dans sa maison de famille, dans le Sud-Ouest. A Blainville, c'est en bord de mer, en Charente-Maritime. Je vous l'ai dit, Paris est informé. Notre ambassade, mais aussi les gens de l'Elysée.

Le conseiller attendait de cette dernière information qu'elle impressionnât son visiteur. Mais Emmanuel Kouassy était plus embêté qu'impressionné. Avec les Français, c'était toujours plus compliqué. Une question de principes : démocratie, droits de l'homme, justice et presse indépendantes, fonctionnaires incorruptibles... Du moins en théorie, parce qu'au-delà d'une certaine somme et concernant certains dossiers, c'est en France comme partout ailleurs.

— Zamanski ? Richard Zamanski ?

Il avait soixante ans, grand et mince, la chevelure abondante et grise, un gilet ouvert sur une chemise au bleu passé, un pantalon de toile et des chaussures de marche. Il semblait ravi de cette rencontre.

Zamanski consulta son fichier mental. Le visage, le regard clair lui rappelaient quelqu'un, un lieu aussi. Ce n'était pas Blainville. Paris, peut-être. L'époque où il vivait avec Véra ? Une de ses connaissances à elle ? Un collectionneur ?

— Tu ne me reconnais pas ?

Non, et ça le contrariait. Un flic doit reconnaître quiconque a eu affaire à lui. Ce type n'était pas un truand rangé des délits, il ne le tutoierait pas. Pas un indic non plus, ça ne s'oublie pas, un indic. Un ancien collègue, alors ? Non, il ne voyait vraiment pas.

L'inconnu ne se montra pas déçu. Bien au contraire, l'embarras de Zamanski l'amusait. Il souriait, visiblement satisfait de sa mémoire et des hasards de la vie.

— Parvillier, Claude Parvillier. Le lycée de Brétigny. Tu étais élève, j'enseignais l'économie. Disons plutôt que j'essayais de vous l'enseigner !

Claude Parvillier ? Oui ! bien sûr ! Et en même temps, rien de moins sûr. C'était il y avait plus de trente ans et à plus de cinq cents bornes de cette rue venant du commissariat.

Richard sourit, serra la main que l'autre lui tendait. Une poignée de main chaleureuse, échangée par deux types qui vérifient qu'ils ne sont ni des fantômes en permission ni les victimes d'une illusion.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Zamanski. En vacances ?

— Non non ! Je suis en retraite ! Eh oui ! Le temps a passé, je n'ai plus vingt ans. J'habite ici, à Blainville, dans le quartier du Parc. J'ai emménagé dans la maison de mes parents. Tu as le temps de prendre un verre ?

Zamanski venait de finir son service. C'était l'heure de tous les possibles : celle de la solitude, à laquelle il prenait de plus en plus goût, mais tout aussi bien celle des rencontres inattendues. Il accepta.

Ils allèrent en échangeant des banalités sur le charme de la région et l'agrément de son climat, attendant une table et des consommations pour aborder des sujets plus personnels, prévisibles et sans intérêt.

Ils prirent la direction du front de mer, traversèrent la place Charles-de-Gaulle, le boulevard Gambetta, entrèrent dans une vaste brasserie neuve qui portait un nom anglais aberrant, *Coffee Garden*, et qui venait de remplacer un café-salon de thé où Zamanski avait tué un bon nombre de dimanches après-midi. Il y avait observé les familles blainvilloises prendre un thé, un chocolat chaud et des pâtisseries raffinées qu'une serveuse plus très jeune mais en jupette et tablier blanc dentelé leur servait. Il les regardait comme on regarde un film ou une pièce de boulevard. C'était à son arrivée, lorsqu'il se sentait perdu dans sa vie, étranger dans la ville. Ce n'était pas un si mauvais souvenir.

A présent c'était un lieu prétentieux, décoré dans des teintes de mauve, d'ocre et de brun sombre. Le confort des fauteuils était à la hauteur du prix des consommations. La sono dite d'ambiance n'était pas assourdissante, c'est-à-dire que l'on pouvait se comprendre en tendant l'oreille et en y mettant du sien.

Les deux hommes s'installèrent près de la baie vitrée qui donnait sur la promenade, la plage, et plus loin le port de plaisance.

Claude Parvillier commanda un thé et Zamanski un whisky.

— Alors qu'est-ce que tu deviens ?

— Moi ? Je suis flic, flic à Blainville. Et vous ?

L'homme eut un sourire de surprise et de déception.

— Toi ? Flic ?

Zamanski haussa les épaules feignant la désillusion :

— Bah oui. Vous savez ce qu'on dit... Il n'y a pas de sot métier !

— Certes...

Puis se redressant comme pour chasser les déconvenues et les constats amers :

— Au fait, on se tutoyait, dans le temps.

C'est vrai, en ce temps-là, on se disait "tu". On se donnait du "camarade" aussi. Mai 68 n'avait pas dix ans et l'espoir d'un grand soir n'était pas encore perdu.

— Si tu veux, fit Zamanski conciliant.

A l'autre extrémité de la salle, il avait aperçu la lieutenant Laurence Fuzier attablée avec une fille plus jeune qu'elle, la vingtaine à peine dépassée, des cheveux raides et noirs, coupés mi-longs, un visage régulier mais avec une pincée de dureté, veste en jean sur un pull ne moulant rien parce qu'il n'y avait rien à mouler. Filiforme et plate. Tout le contraire de Laurence, Laurence qui faisait mine de n'avoir pas vu son chef, son chef qui faisait mine de ne pas la voir. Il savait à quoi s'en tenir concernant les amours de sa subordonnée, elle savait à quoi s'en tenir concernant sa discrétion. Il revint à Claude Parvillier.

— Et toi ? Avant d'être en retraite ?

— Moi ? Tu le sais, j'ai fait toute ma carrière en Afrique, en Côte-d'Ivoire d'abord et puis au Mali. Je travaillais sur des questions de développement, la scolarisation, la formation professionnelle...

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était à Paris, en 1977. Parvillier faisait son service dans la coopération, à Abidjan. Il espérait quitter l'enseignement pour la recherche en intégrant l'ORSA, l'Office de recherche des sciences de l'Afrique.

— Et toi, pourquoi tu es entré dans la police ? Si je me souviens bien, au lycée, les forces de l'ordre ne t'attiraient pas particulièrement.

C'était dit sans ironie. Même à l'époque, bien que de gauche, Parvillier n'était pas du genre à confondre les CRS et les SS.

— C'est la faute au 10 mai 1981. Je faisais des études de droit, avec la victoire de la gauche, j'ai pensé qu'il était temps de faire de l'entrisme chez les flics. J'ai passé le concours de commissaire mais je l'ai raté. Je suis quand même entré dans la grande maison comme officier de police adjoint. On peut dire que c'est une erreur historique.

Parvillier sourit. Un brave type, Parvillier. Il invitait ses élèves à le rejoindre au Quartier latin pour discuter politique ou cinéma autour d'un couscous. Au moment de l'addition, il payait plus que sa part, largement. Un prof "vachement sympa". Même

dans les lycées de l'après-Mai 68, ils n'étaient pas si nombreux, les profs qui vous invitaient à dîner !

A l'autre bout de la salle, Laurence s'était rapprochée de la jeune femme. Elle lui avait pris les mains, les pressait. Bien plus une prière qu'une caresse. Laurence essayait de jouer la partie mais elle manquait de jeu. En face d'elle, Zamanski devinait la fille réticente, dure et froide. Il eut de la peine pour son adjointe, une bouffée de sympathie triste.

— Tu es marié ? Tu as des enfants ? Tu es peut-être même grand-père ?

Zamanski revint à son interlocuteur.

— Négatif... Aux trois questions.

Parvillier ne parut pas surpris. Pourtant, les êtres sont essentiellement faits pour se reproduire.

— J'imagine que ton travail ne favorise pas la vie de famille, dit-il.

— Ça doit être ça, fit Zamanski. Et toi ?

— Moi non plus, je ne me suis pas marié. Mais pour ce qui est des enfants, j'en ai au moins une dizaine !

Satisfait de l'effet provoqué, il poursuivit :

— ... Attention, je n'ai pas dit que j'avais fait plus de dix enfants ! Non. Disons que là-bas, je me suis intéressé aux gamins des rues, les enfants plus ou moins abandonnés et qui se débrouillent comme ils peuvent. Ce n'est pas ce qui manque, tu te doutes bien ! Certains sont des talebs, des écoliers coraniques qui font le *garibou*, tu sais la mendicité au nom de leur maître. Les autres... Je me suis occupé de quelques-uns d'entre eux.

— Félicitations. C'est vrai qu'en Afrique il y a de quoi faire, le sous-développement, la sécheresse... Bravo pour ton action. C'est vraiment bien !

Et Zamanski était sincère. Ce qu'il entendait correspondait au souvenir qu'il avait de Parvillier. Jeune prof, celui-ci ne se contentait pas du minimum syndical. Il poursuivait ses cours au troquet du lycée autour d'une partie de baby-foot, développant les points qu'il avait abordés, précisant les concepts, "plus-value", "baisse tendancielle du taux de profit", "accumulation primitive du capital". Il commentait les articles du *Monde*, de *Politique Hebdo*. Giscard était président, Chirac premier ministre, et l'Union de la gauche un grand espoir. Comme c'était loin tout ça !

De l'autre côté de la salle, la grande gisquette s'était levée, agacée. Elle sortit laissant Laurence Fuzier et l'addition. Une Laurence que Zamanski sentait proche des larmes. Il n'aimait pas que son adjointe soit malheureuse. Ah Lolo, tu n'es pas raisonnable !

— Avec une famille aussi nombreuse, j'imagine que tu retournes souvent au Mali ?

Parvillier haussa les épaules.

— Oui, c'est vrai, mais pas aussi souvent que je le souhaiterais... Les billets d'avion sont chers et ma retraite de chercheur pas très élevée. Mais enfin j'y retourne, un peu pour le boulot, beaucoup pour le plaisir. J'y étais pas plus tard que cet été, en juin-juillet.

— Je comprends... Pour le boulot ? Je croyais que tu étais en retraite ?

— Oui, c'est vrai. Mais je rédige encore quelques articles sur des recherches entreprises avant mon départ de Bamako. Je range des papiers de famille aussi. Tu sais, je m'intéresse beaucoup à l'histoire de mon père, j'ai dans l'idée d'écrire un bouquin sur lui.

— Ton père ? Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Je ne vous ai jamais parlé de lui ? J'aurais dû. C'était un grand bonhomme, un ancien administrateur colonial. Il a participé à la décolonisation et puis à la politique de coopération, l'aide au développement, tout ça. C'est un des témoins de l'histoire franco-africaine... Enfin, tu vois, il y a de quoi dire, et moi, j'ai de quoi m'occuper.

Ces derniers mots avec une pointe de désabusement. Un bref trou d'air, le passage fugace d'une turbulence de tristesse. Malgré ce que Parvillier prétendait, Zamanski devinait de longues séances d'ennui subies par un mec paumé loin de ce qui avait été sa vie.

Richard finit son verre, claqua la table de ses mains. Il passait. Pas de jeu, pas d'atouts, rien en tête, rien en main, clair et net. Pour les distractions, Parvillier n'avait rien à attendre de lui.

— Tu m'excuses, mais je vais devoir y aller. J'ai encore du boulot à faire, des statistiques à remplir...

Sourire contrit.

— ... On est bouffés par la paperasse. Evaluer, il faut tout évaluer.

Un prétexte facile, les statistiques : chiantes à établir et fondamentalement inutiles, la moyenne de la moyenne tendant vers la moyenne.

— Je comprends...

Zamanski se leva, voulut payer.

— Non, laisse, je t'en prie, c'est pour moi.

Parvillier avait retrouvé son sourire.

Il sortit son portefeuille, y prit un billet de vingt et une carte de visite qu'il tendit à Zamanski. Le flic l'empocha en remerciant. Lui aussi avait des cartes. Sa brême, bien sûr, mais elle n'est pas faite pour être distribuée aux personnes de rencontre. Et puis quelques exemplaires d'une carte professionnelle aux couleurs du ministère de l'Intérieur. Il en sortit une à peu près présentable de son portefeuille, la donna à Parvillier qui la lut avec attention.

— Commandant Richard Zamanski. C'est bien ! fit-il avec une moue d'approbation. Il faudra qu'on se revoie. A cette occasion je pourrais te parler de quelque chose, un travail que je suis en train de mener suite à mon dernier séjour et qui t'intéressera peut-être. Alors on va se revoir ?

— Bien sûr.

Là-bas, Laurence Fuzier faisait une rapide check-list pour voir ce qui avait morflé, si c'était remédiable ou pas : le cœur, l'estomac, le souffle, les joues rougies, les yeux au bord de la rupture comme un barrage après un tremblement de cœur. Pauvre Laurence, brave Lolo.

Passant près d'elle pour sortir, Zamanski lui fit un clin d'œil d'amitié, de soutien. Elle ne réagit pas, il n'insista pas.

Les deux hommes se quittèrent sur une poignée de main en se disant à bientôt. Parvillier partit en direction du marché central, Zamanski prit le front de mer vers la poste et le monument aux morts. Il habitait juste derrière ce dernier. Ça lui allait bien, les monuments aux morts. Penser cela était un peu emphatique. A Blainville, le poilu commémoratif se dresse face à la plage et ses commerces de maillots de bain, de bouées canards, de glaces et de chichis, bien loin du Chemin des Dames et de ses tranchées oubliées.

Rentré chez lui Zamanski sortit la carte de Parvillier. Il la déchira sans prendre la peine de regarder l'adresse.

Il s'était habitué à Blainville. Il avait appris à vivre entre ciel et estuaire. Il y avait pansé ses plaies, endormi sa peine et ses remords. Son boulot de policier de sécurité publique n'était pas des plus intéressants, rien à voir avec ce qu'il avait vécu à Paris en tant que chef d'un groupe d'investigation, mais ça aussi, il avait appris à faire avec. Pour ce qui était de sa carrière, elle était largement derrière lui. Et puis, vu ce que la police était en train de devenir, il était aussi bien en commissariat, en commissariat de province balnéaire. Il fallait faire du chiffre ? OK. Il traquerait les cambrioleurs de villas, les revendeurs de shit et les oublieux de pensions alimentaires.

Il lui déplaisait d'avoir un témoin de son passé pour voisin. Il ne garderait ni l'adresse ni le téléphone de son ancien prof. Il ne souhaitait pas le revoir. Mais il ne se faisait pas d'illusions. Blainville est une petite ville, et il y circulait beaucoup. Il était appelé à rencontrer le jeune retraité. Inévitablement...